

domaine de la musique électroacoustique avant de se passionner pour l'informatique, mais il n'a jamais laissé la machine prendre le pas sur l'homme. Il se refusait à « transposer des lois mathématiques ou physiques dans la musique » et défendait ce qu'il considérait comme l'objectif essentiel, « toujours arriver à une cohérence du discours musical. Il arrive ainsi que, pour résoudre un problème spécifiquement musical, on fasse appel à des méthodes empruntées aux mathématiques ».

Sa musique est peu connue en dehors d'un cercle d'initiés ; musique souvent austère, musique de l'avenir pour certains, musique inclassable sûrement, « jeu subtil de miroirs où les éléments

se renvoient les uns aux autres », qui repose sur le principe de la variation continue et sur « un savant dosage de plans, de force ou de couleurs » (Gérard Condé). On retiendra une série de partitions qu'il avait simplement intitulées *Composition*, dont les nomenclatures s'échelonnent d'un instrument seul (violon ou piano) au grand orchestre (1958-1990). Ses quatre quatuors à cordes (1976, 1982, 1985, 1988) commencent à susciter l'intérêt des quatuors français. Certaines partitions semblent plus directement signées par le mathématicien qu'il était : un hommage à Pascal pour douze instruments, *Transformations triangulaires* (1963), un septuor en hommage à Newton (1977) et *Contrapunctus X* pour le bicentenaire de l'École

polytechnique (1994). Mais c'est probablement dans ses deux sonates pour piano (1947, 1973) qu'il a livré ce qu'il avait de plus intime. De ses nombreux écrits, on retiendra *Électronique et techniques compositionnelles* (C.N.R.S., Paris, 1956) et son *Traité de l'écriture musicale* (Ed. Novas Metas, São Paulo, 1984).

Alain PÂRIS

*Discographie sélective*

*Quatuor à cordes n° 2*, Quatuor Enesco, R.E.M. 311.060 ; *Sonate pour orgue*, Jean Guillou, Philips 446.645-2.

**Jean PIEL**  
1902-1996

Le 1<sup>er</sup> janvier 1996, Jean Piel est mort à Neuilly-sur-Seine, l'année des cinquante ans de la revue à laquelle il a consacré sa vie : *Critique*, « revue générale des publications françaises et étrangères », fondée en juin 1946 par Georges Bataille. Il n'a pas souhaité désigner de successeur.

Né le 28 janvier 1902 à Saint-Martin-de-Fresnay (Calvados), licencié de philosophie, Jean Piel a eu deux activités professionnelles, l'une administrative et l'autre éditoriale. Administrative : après des débuts comme journaliste économique et financier, interrompus par la guerre et l'Occupation, il est, un peu avant la Libération, en zone Sud, chargé de mission à la direction de l'Économie générale. C'est le début d'une carrière de haut fonctionnaire à l'économie et à l'aménagement du territoire qui durera plus de vingt-cinq ans. Éditoriale : à la suite de sa rencontre avec Georges Bataille dans un milieu qui rassemble les marginaux du surréalisme (Michel Leiris, Georges Limbour, André Masson, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Roger Vitrac), il sera étroitement associé à la réalisation de *Critique*, l'une des revues les plus prestigieuses de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

Dans les premières années, le nom de Jean Piel apparaît au sommaire de *Critique* pour des articles d'économie consacrés à William Henry Beveridge, Colin Clark, John Maynard Keynes, Joseph Aloys Schumpeter... Il a les mêmes centres d'intérêt que Georges Bataille, qui travaille alors à l'élaboration de *La Part maudite*. En décembre

1949, Bataille lui donne les pleins pouvoirs pour convenir des termes d'une reprise de la revue par un éditeur. Née aux éditions du Chêne, passée chez Calmann-Lévy, *Critique* reparait ainsi en octobre 1950 aux éditions de Minuit. Au comité de rédaction : Jean Piel et Eric Weil. Eric Weil tend à « influencer dans le sens savant », Jean Piel à « diriger *Critique* vers le grand public » (lettre de Georges Bataille à Jean Piel du 7 janvier 1950). Grâce à lui, la revue s'ouvre aux écrivains du Nouveau Roman : Michel Butor et Alain Robbe-Grillet. À la mort de Georges Bataille, en juillet 1962, Jean Piel prend officiellement la tête de la revue. Il s'entoure d'un conseil de rédaction composé de Roland Barthes, Michel Deguy et Michel Foucault, et jette les bases d'un numéro d'« Hommage à Georges Bataille » (août-sept. 1963). Sous sa direction, *Critique* s'inscrit de plus en plus nettement dans le champ de l'avant-garde. Elle encourage le projet intellectuel d'auteurs comme Roland Barthes, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault, Louis Marin ou Michel Serres. En 1967, les éditions de Minuit créent une collection de livres sous le titre de *Critique*. Spécialisée dans la littérature, la philosophie et les sciences humaines, elle est dirigée par Jean Piel et alimentée par les principaux collaborateurs de la revue. Au cours des années 1970, Jean Piel décide de multiplier les numéros spéciaux : autour d'un lieu (*Vienne, début d'un siècle*, août-sept. 1975), d'un auteur (*Limbour l'irréductible*, août-sept. 1976), d'un thème (*L'Animalité*, août-sept. 1978) ou d'une discipline (histoire de l'art, psychanalyse, mathématiques, etc.). À quoi s'ajoutent les grands bilans à dominante philosophique comme *La Philosophie malgré tout* (févr. 1978), ou, plus polémique, *L'Année philosophico-politique : le comble du vide* (janv. 1980).

Dans un article daté de janvier 1954, Jean Piel a précisé son idée de la critique. Selon lui, le but d'une critique active est de prolonger les œuvres les plus originales. « Ainsi comprise, la critique exige un minimum d'esprit scientifique : c'est dire que si l'on peut espérer sa rénovation, on l'attendra moins de spécialistes souvent improvisés que de la recherche concertée d'hommes appartenant à des disciplines diverses, mais dont l'effet commun viserait à la prise de conscience de leur époque au travers de ses manifestations culturelles. » En tant que directeur de *Critique*, Jean Piel a été l'artisan de cette rénovation.

Sylvie PATRON

*Bibliographie*

J. PIEL, *La Fortune américaine et son destin*, coll. L'Usage des richesses, Minuit, Paris, 1948 ; *La Rencontre et la différence*, Fayard, Paris, 1982.

« La Fonction sociale du critique », in *Critique*, n° 80, janv. 1954 ; « Bataille et le monde », *ibid.*, n° 195-196, août-sept. 1963 (repris en introduction à la réédition de *La Part maudite* de Georges Bataille, coll. Critique, Minuit, 1967) ; « L'Homme de la joie quand même », *ibid.*, n° 351-352, août-sept. 1976.

« Revue : recherche et critique des idées », in *Situation et avenir des revues littéraires*, Actes du colloque de Nice, Centre du xx<sup>e</sup> siècle, 1975.

**Alain POHER**  
1909-1966

Avec sa démarche nonchalante et son visage de père tranquille, il était parvenu à incarner le Sénat. Il est vrai qu'Alain Poher, décédé le 9 décembre 1966, a présidé la Haute Assemblée pendant vingt-quatre ans. C'est à ce titre, comme deuxième personnage de l'État, qu'il a assumé par deux fois l'intérim de la présidence de la République, en 1969 et en 1974. « Mes cent jours », ironisait-il volontiers sur ce double séjour à l'Élysée qui le fit connaître des Français.

Ces deux intérim se sont cependant déroulés dans des circonstances bien différentes. Le 28 avril 1969, Charles de Gaulle quitte l'Élysée après avoir perdu un référendum qui portait notamment sur une réforme du Sénat. Alain Poher s'était opposé à ce projet qui aurait considérablement réduit les pouvoirs de la seconde chambre et son mode de représentation. Aussi,

c'est presque naturellement que ses amis centristes le poussent à se présenter à l'élection présidentielle. Il hésite et attend le dernier moment. Lâché par une partie de la droite non gaulliste (les giscardiens et certains centristes, qui rallient Georges Pompidou), il mène une campagne discrète, sans grand meeting et sans déplacement en province. Avec 23,3 p. 100 des voix, il se qualifie pour le second tour. Mais la gauche communiste le renvoie dos à dos avec Pompidou (c'est le fameux « blanc bonnet et bonnet blanc » de Jacques Duclos), et il est sévèrement battu par ce dernier, n'obtenant que 41,8 p. 100 des suffrages.

En avril 1974, lorsque meurt Georges Pompidou, Alain Poher reprend le chemin de l'Élysée, mais pour y jouer cette fois-ci un rôle d'arbitre. Il refuse même de se prononcer pour un candidat. Il veille au contraire à ce que l'élection se déroule dans les meilleures conditions possibles, notamment outre-mer, et, après la victoire de Valéry Giscard d'Estaing, il reçoit son adversaire malheureux, François Mitterrand, pour discuter avec lui d'un statut de l'opposition.

Avant d'accéder à la présidence du Sénat, en octobre 1968, Alain Poher avait déjà conduit une carrière politique bien remplie, et marquée du sceau de l'Europe. Pourtant, rien ne prédisposait aux plus hautes charges de la république cet ingénieur civil des mines, né en 1909 à Ablon-sur-Seine (Seine-et-Oise) dans une famille d'origine bretonne. La guerre le trouve rédacteur de troisième classe au ministère des Finances. Il aurait pu accomplir une modeste carrière de fonctionnaire, malgré sa participation à la Résistance (réseau Libération-Nord), sans la rencontre de Robert Schuman, qui fait de lui son chef de cabinet rue de Rivoli (1946), puis l'incite à se présenter au Sénat (alors Conseil de la République). Alain Poher est élu en 1946 sénateur M.R.P. de Seine-et-Oise, un an après avoir conquis – et pour longtemps (1945-1983) – la mairie de sa ville natale. Battu en 1948, réélu en 1952, il restera sénateur, d'abord de Seine-et-Oise puis, à partir de 1968, du Val-de-Marne, jusqu'en 1995.

Il entame parallèlement une carrière ministérielle. Rapporteur général du Budget au Conseil de la